Viens, Louise !

Lanto ONIRINA

Elle avait posé devant elle une petite assiette pleine de cailloux ainsi qu'un petit bol qu'elle avait rempli de pétales de roses écrasés, mélangés à un peu d'eau. Elle aidait sa poupée à manipuler la cuillère.

– Coralie, pas comme ça. Là tu ouvres la bouche. Non, on t'a dit non. Vilaine Coralie !

La poupée s'écrasa à quelques mètres de là.

– Pourquoi tu sais pas faire comme tout le monde ?

Les larmes aux yeux, la petite avait écarté l'assiette d'un geste impatient. Les cailloux roulèrent sur le parquet.

– C'est pourtant pas compliqué d'être comme tout le monde. Reviens, on va t'apprendre encore.

Elle se leva. Un faible rayon de lumière filtrant à travers la lucarne éclairait ses cheveux châtain clair, légèrement en bataille. La petite fille parcourut les quelques pas qui la séparaient de son jouet. Elle l'embrassa plusieurs fois, lui tapota le dos. Un léger souffle ébouriffa ses cheveux. Puis, l'enfant tendit le baigneur à bout de bras devant elle en souriant.

– Louise, tu veux faire aussi un bisou à Coralie ? On est gentilles, tu vois. Oui, on est gentilles, nous.

Elle se mit ensuite à la déshabiller entièrement. Fébrile.

– On va te mettre de vrais habits. Une robe avec des fleurs, c'est pas un vrai habit. T'es vraiment vilaine, tu nous écoutes pas. On te l'a dit plein de fois.

Sa voix aiguë résonnait comme du cristal dans le grenier. Chacune de ses paroles trouvait un écho et semblait ricocher contre les murs presque nus de la pièce entièrement vide. Seul un vieux miroir massif datant du siècle précédent était accroché au mur.

Les gestes de Léa étaient désordonnés. Elle ne parvenait pas à enfiler le petit pull sur le corps en plastique. Dans sa maladresse, elle déboîta à moitié l'un des bras. Rageuse, elle lui arracha également une jambe.

– On en a marre de toi. Maintenant c'est fini. On en a marre. T'es bonne à rien.

La poupée cogna le mur opposé dans un bruit sourd tandis que les vêtements miniatures volaient à travers la pièce avant de recouvrir les ustensiles de sa dînette. La petite fille tourna les talons pour se diriger de l'autre côté du grenier. Elle déployait une telle énergie que chacun de ses mouvements donnait l'impression qu'une tornade l'accompagnait sans arrêt, partout où elle allait. Sa robe virevolta comme une robe de bal. Agacée, Léa l'empêcha

vivement de tourner. Elle détestait, par-dessus tout, tout ce qui représentait les princesses. Léa n'aimait que lire. Et écrire. Et Louise.

Soudainement calme, elle fixa longuement son regard sur sa droite. Elle semblait absorbée. Captivée par une conversation solitaire chuchotée dans un silence chargé. Ses yeux brillaient dans la pénombre de la pièce. Sa tête bascula soudainement en arrière alors qu'elle partait dans un éclat de rire franc.

– C'est vraiment une bonne idée ça. Si tu veux, on raconte l'histoire ?

Elle s'installa par terre, sous une poutre basse. C'était son coin pour écrire. Elle avait l'habitude d'y cacher un cahier d'écolier et un crayon de papier. Elle s'en saisit et se mit à écrire frénétiquement. Régulièrement, elle arrêtait et levait la tête. Toujours vers sa droite. Cherchait une approbation. Souriait. Puis se replongeait dans son écriture.

– Elle va être géniale notre histoire, tu vas voir. J'aime beaucoup tes idées, Louise.

En réponse, sa jolie chevelure bouclée se soulevait, comme portée par une légère inspiration qui la faisait onduler avec délicatesse.

– Léa, c'est l'heure du goûter, ma puce. Tu viens ?

L'enfant ne se fit pas prier deux fois. Elle dévala les escaliers et se retrouva nez à nez avec sa mère qui l'embrassa du bout des lèvres en souriant.

– Comment va ma princesse ?

– Arrête Maman, on n'est pas des princesses, on aime pas les princesses avec Louise.

Le regard de la petite fille se fixa quelques instants sur sa droite et elle hocha de la tête.

– Léa, il faut vraiment que tu arrêtes avec ça. Quand tu parles, il faut dire « je », pas « on », pas « nous ». On utilise « on » ou « nous » lorsqu'on est plusieurs.

– Mais Louise est là !

– Ma chérie, Louise n'existe pas.

– Si, elle existe, elle est même là maintenant. Regarde-la, elle est à côté. Juste ici. Je te dis qu'elle est juste ici. Regarde. Tu regardes pas. C'est pas juste.

Les larmes de Léa commençaient à poindre. Sa mère soupira. À chaque fois qu'elles abordaient le sujet de son amie imaginaire, Léa pouvait se mettre dans une colère folle, allant jusqu'à hurler de rage, comme la veille. Elle la prit dans ses bras et sentit les tremblements qui parcouraient déjà le corps de sa fille.

– Calme-toi, ma Léa, lui chuchota-t-elle en la berçant contre son cœur. Doucement. Va, ça va aller, mon cœur.

– Tu dois dire pardon à Louise aussi. Dis pardon à Louise.

– Ma chérie…

– Elle est juste là. C'est pas gentil de pas lui parler.

– Calme-toi ma chérie. Calme-toi. Viens, je vais te donner un verre d'eau. Et ensuite si tu veux, nous irons toutes les deux préparer ton…

– Non, on veut jouer avec Louise. Viens Louise, on va au grenier. On va écrire. Louise va finir par se fâcher très fort si tu continues. Elle te dit rien mais elle me dit à moi.

Léa se détacha avec force de sa mère et courut se réfugier au grenier. Sa mère, impuissante, la regarda monter les escaliers. Son visage était sombre. Souvent, lorsque sa fille se mettait dans de tels états, elle ressortait les albums photos. Son bébé qui souriait tout le temps, du matin au soir. Une petite boule d'énergie pure qui respirait la joie de vivre. Puis l'entrée au cours préparatoire. Jamais d'invitation pour des goûters d'anniversaire. « Comment s'appellent tes copines, ma chérie ? », « J'ai pas de copines ! ». Les résultats aux tests. Léa, *enfant précoce*. Léa qui se renfermait.

Puis Louise est arrivée dans sa vie. Soulagement. Enfin une amie ! Léa ne jurait que par Louise. Lire avec Louise. Écrire avec Louise. Jouer à la poupée avec Louise. « Tu veux inviter Louise à la maison un jour, ma princesse ? », « Mais, Maman, elle est déjà là ». Incrédulité. « Comment ça ? ». Louise était toujours présente et la suivait partout. Louise avait même fini par avoir sa place à table et ses propres couverts.

– D'accord, va écrire, ma puce. Je t'appellerai quand le Dr Guiomar sera là, d'accord ? dit-elle dans le vide puisque la petite n'était déjà plus dans son champ de vision.

Dans le grenier, Léa laissa éclater sa colère. Elle se tourna vers Louise.

– Pourquoi elle refuse de te voir, Maman ? T'es pourtant bien là.

– …

– Je sais, ils sont tous méchants avec toi.

– …

– Tout le monde est méchant.

– …

– Un jour, je te promets, tout le monde verra que tu existes et que t'es super gentille.

– …

– Pourquoi tu dis ça ?

– …

– T'as raison. Je lui parlerai plus. Il t'aime pas.

Elle se leva et se dirigea vers le miroir. Elle fixa son image et sourit.

– On t'a pas bien brossé tes cheveux aujourd'hui. Tu veux que je te coiffe ?

Elle se tourna et se mit à caresser une tête imaginaire. Ses gestes étaient doux. Elle tenait de son autre main la mèche de cheveux pour ne pas risquer de lui faire mal si ses doigts rencontraient un nœud. Pendant de longues minutes, elle s'appliqua à discipliner la chevelure. Brisant par moments le silence de la pièce de son petit rire cristallin.

– Tu me fais trop rire. À mon tour, alors.

Elle faisait maintenant face au grand miroir. Les bras collés le long du corps, elle ne bougea plus. Quelques instants plus tard, ses longues boucles se soulevèrent à leur tour. Mèche par mèche. Léa suivait dans le miroir les mouvements des mains de Louise qui s'attardaient sur son crâne. Ses doigts en éventail, Louise s'était mise à masser son cuir chevelu. Ils effectuaient des cercles sur son crâne. Puis doucement saisissaient une mèche, la lissaient de tout son long de la manière la plus délicate qui soit.

– J'adore. Bon maintenant qu'on est toutes belles, on écrit ?

– …

– Tu sais, j'ai pensé à un truc. C'est peut-être parce que t'as pas d'ombre que les gens te voient pas.

– …

– C'est moi ton ombre ? Ça se peut ça ?

Silence.

– Moi j'aurais dit que t'es ma jumelle.

– …

– Tu dis que t'es qui, toi ?

La pointe du crayon glissait régulièrement sur le papier. Quasiment sans arrêt. Tour à tour, le visage de Léa se crispait ou souriait.

– Enfin on s'en fiche, on s'aime et c'est ça qui est important.

Ses yeux s'embuèrent de larmes. Puis à nouveau, elle se calma très vite en écoutant son amie. Et se remit à noircir les pages de son cahier.

– Léa, le Dr Guiomar est arrivé. Papa est là aussi. Tu descends, ma puce ?

Léa se figea. Ses doigts s'accrochèrent au crayon. Très fort. À tel point que des marbrures rouges zébrèrent la paume de sa main.

– J'arrive, Maman.

– …

– Je t'ai promis, Louise. Je vais pas y aller.

– …

– Il a pas le droit de nous séparer.

– …

– Comment on peut faire pour pas lui parler ? T'as une idée ?

– Léa, tu viens ?

– J'arrive. Minute papillon ! C'est Maman, elle dit toujours ça, Maman, minute papillon.

L'enfant ne bougea pas d'un pouce. Une lueur de colère noire zébra son regard.

– Comment on fait, Louise ? Je veux pas le voir.

– …

– Il faut trouver un moyen, je veux pas. Il va dire que je suis différente encore.

Le corps de la petite fille fut pris de soubresauts. Elle se mit à transpirer, victime d'une fièvre fulgurante. Sa main libre s'accrocha à celle de Louise. Puis elle la lâcha pour saisir le cahier et le serrer fortement.

Ils disent toujours que t'es trop bizarre. Trop différente. Y'a que moi qui t'aime, Léa…

– Vite, Louise, il faut trouver.

– …

– Bon on monte, Léa. Le docteur peut te voir au grenier si tu préfères. C'est aussi bien.

– Non, il a pas le droit de venir ici, se mit à hurler Léa, la voix déformée.

– Ne t'inquiète pas, petite. On se connaît, non ? Je veux juste te parler. Comme les fois d'avant. Je ne te veux aucun mal.

– Non, on veut pas vous voir.

Léa s'était recroquevillée dans son coin d'écriture. Tremblant comme une feuille. Les bruits de pas qui montaient dans l'escalier la paralysaient littéralement.

– On veut pas vous voir !

Une silhouette apparut dans l'encadrement de la porte. Léa poussa un cri rauque. Tourmenté. Ses parents, surpris par sa voix déformée, très grave, s'immobilisèrent en jetant un regard inquiet au psychiatre.

– Léa, je voudrais juste te parler. À toi et à Louise, si vous voulez bien toutes les deux.

Les yeux de la petite fille roulèrent comme des billes. Elle parut hésiter une fraction de seconde. Le médecin s'avançait vers elle. Puis elle se mit à rugir littéralement.

– Non, on sait que vous mentez. Vous mentez tous. Vous voulez tuer Louise. Hein, Louise, c'est ce que tu m'as dit, ils veulent pas que tu existes !

Son corps se cambra et elle fut sur pied. Le psychiatre et son père étaient maintenant tout près, les bras tendus vers elle. Sa mère, littéralement immobilisée, était restée près de la porte. Quand il n'y eut plus que quelques pas entre eux, Léa poussa soudain un hurlement plaintif. Lancinant. Perçant. Elle semblait soudainement dotée d'une force extraordinaire. Elle courut à toutes jambes de l'autre côté de la pièce.

– NON !

– Léa !

– NON !

– Ma princesse ! Qu'est-ce que tu fais !

– LOUISE, VIENS !

Elles se fixèrent toutes les deux dans le miroir, l'espace d'un instant. Deux petites filles aux jolies boucles anglaises. Regard apeuré. Regard malin. Déterminées.

Fracas insoutenable lorsque l'enfant se jeta de toutes ses forces dans le miroir comme pour passer à travers. Son corps s'affala de tout son long sur le parquet, à côté de la poupée désarticulée. De grands morceaux de verre brisé lui transperçaient le corps.

Deux spasmes.

– Viens, Louise, chuchota-t-elle.

Un souffle traversa la pièce et s'évanouit aussitôt.

Puis les cris de la mère qui déchirèrent la maison toute entière.

Et par terre, un cahier rougi de sang et noirci de crayon.